

Le Loup de Wall Street, de Jordan Belfort.

Traduction de Lucie Delplanque et Erne Percibal.

À mes deux merveilleux enfants, Chandler et Carter Belfort

Note de l'auteur

Ce livre est un travail de mémoire ; il s'agit d'une histoire vraie, qui se fonde le plus fidèlement possible sur les souvenirs de divers événements de ma vie. Les noms et caractéristiques de certaines personnes mentionnées dans ce livre ont été modifiés, pour préserver leur anonymat. J'ai parfois modifié et/ou compressé les événements et la chronologie, afin de mieux servir la narration et j'ai tenté de restituer les dialogues le plus fidèlement possible.

Prologue

Tout juste sorti de l'œuf

1^{er} mai 1987

— C'est simple : ici, tu vaux moins que de la merde, annonça d'emblée mon nouveau chef. Ça te pose un problème, Jordan ?

— Non, aucun.

— Tant mieux, répondit-il sans même s'arrêter.

Je traversais pour la première fois la salle des marchés de L.F. Rothschild, un labyrinthe de bureaux acajou et de câbles, au vingt-troisième étage d'une tour en verre et aluminium qui en comptait quarante et un, sur la célèbre Cinquième Avenue de Manhattan. La salle était vaste, peut-être quinze mètres sur vingt. C'était un *open space* oppressant, bondé de bureaux, de téléphones, d'écrans et d'odieux yuppies, soixante-dix en tout. Ces derniers avaient tous retiré leur veste et à cette heure matinale – 9 h 20 – étaient vautrés dans leur fauteuil, à lire le *Wall Street Journal* en se félicitant d'être devenus de jeunes Maîtres de l'Univers.

Devenir un Maître de l'Univers. Cela semblait être en soi une noble quête et, tandis que je passais parmi eux dans mon pauvre costume bleu et mes gros godillots, je me surpris à rêver de devenir l'un d'entre eux. Mon chef ne tarda pourtant pas à me rappeler à la réalité.

— Ton boulot...

Coup d'œil au badge en plastique accroché au revers de ma veste miteuse.

— ... Jordan Belfort, c'est *connecteur*, ce qui veut dire que tu vas passer cinq cents coups de fil par jour pour essayer de franchir le barrage des secrétaires. Tu ne vends rien, ne crées rien et tu ne conseilles personne. Tu te contentes d'essayer d'avoir les clients au téléphone.

Il s'arrêta une seconde, avant de se remettre à cracher son venin de plus belle.

— Quand tu réussis à en avoir un au bout du fil, tout ce que tu as à dire, c'est : « Bonjour M. Machin, ne quittez pas, je vous passe Scott » ; puis tu me le passes et tu recommences. Tu vas t'en sortir, ou bien c'est trop compliqué pour toi ?

— Non, ça ira, assurai-je, tandis qu'une vague de panique s'abattait sur moi, tel un tsunami ravageur.

La formation durait six mois chez L.F. Rothschild. Six mois rudes, éreintants même, au cours desquels je serais à la merci d'emmerdeurs du genre de Scott, cette ordure surgie tout droit des entrailles furieuses de l'enfer yuppie.

Après l'avoir observé en douce, j'arrivai à la conclusion qu'il ressemblait à un poisson rouge, avec son front dégarni et son teint plâtreux ; les quelques cheveux qui lui restaient étaient d'un orange douteux. La trentaine, plutôt grand, il avait aussi le crâne allongé et de grosses lèvres roses. Il portait un nœud papillon ridicule et dissimulait ses yeux marron et globuleux derrière des lunettes à monture d'acier qui lui donnaient ce petit air de poisson – plutôt genre poisson rouge.

— Bien, reprit cette ordure de poisson rouge. Les règles de base sont simples : pas de pauses, pas d'appels personnels, pas d'arrêts maladie, pas de retards et interdiction de se tourner les pouces. Trente minutes pour déjeuner le midi...

Petit silence théâtral.

— ... et tu as intérêt à revenir à l'heure, parce qu'il y a cinquante gars qui attendent de prendre ton job si tu joues au con.

Il pérorait tout en marchant et je le suivais de près, hypnotisé par les milliers de petites loupottes orange des valeurs qui glissaient sur le gris des écrans d'ordinateur. Au fond de la salle, une immense baie vitrée offrait une vue imprenable sur Manhattan. L'Empire State Building se dressait un peu plus loin : il dominait tout et donnait l'impression de s'élever jusqu'aux nues pour taquiner le ciel. Une vue grandiose, digne d'un jeune Maître de l'Univers, qui me rappelait encore plus, en cet instant, combien ce but était hors de ma portée.

— Pour être franc, postillonna Scott, je ne pense pas que tu aies la carrure pour ce boulot. Tu as l'air d'un môme et Wall Street n'est pas une cour de récréation. C'est fait pour les tueurs, les mercenaires. En fait, tu as de la chance que ce ne soit pas moi qui m'occupe du recrutement ici.

Il laissa échapper deux ou trois gloussements ironiques. Je me mordis la lèvre pour ne pas répondre. On était en 1987 et le monde semblait dominé par des trous du cul de yuppies du genre de Scott. Wall Street vivait dans une bulle financière délirante ; chaque jour, des dizaines de millionnaires tout frais éclos étaient lâchés dans les rues. L'argent était facile et un gars du nom de Michael Milken venait d'inventer les *junk bonds*, les « titres pourris » qui avaient changé le monde des affaires américain. C'était une époque d'avidité débridée et d'excès en tous genres. C'était l'ère du yuppie.

Comme nous arrivions près de son bureau, mon bourreau se tourna vers moi :

— Je te le répète, Jordan : tu es le dernier des derniers. Tu n'es même pas encore prospecteur de clients ; seulement connecteur...

Sa voix dégoulinait de mépris en prononçant le mot.

— Et tant que tu n'auras pas fait tes classes, ce sera ton seul univers. C'est pour ça que tu vaux moins que de la merde. Ça te pose un problème ?

— Aucun problème, répondis-je d'un air innocent. C'est le boulot parfait pour moi, parce que je vaux vraiment moins que de la merde dans la vie.

Il me scruta de près, à la recherche de la moindre trace d'ironie dans mes yeux. Contrairement à Scott, je n'avais pas l'air d'un poisson rouge, ce dont je n'étais pas peu fier. J'étais plutôt petit, pourtant, et, malgré mes 24 ans, j'avais toujours les traits doux d'un adolescent. Avec ce genre de visage, j'avais du mal à entrer dans un bar sans qu'on me demande mes papiers. J'avais de beaux cheveux châains bien drus, le teint mat et de grands yeux bleus. Pas trop mal, dans l'ensemble.

Hélas, je ne mentais pas à Scott en affirmant que je me sentais l'âme d'une sous-merde. C'était la stricte vérité : ma première société, une affaire mal ficelée dans la viande et les fruits de mer, venait juste de boire la tasse et mon ego avait suivi le mouvement. Le temps que tout soit fini, je m'étais retrouvé avec un bail de location de vingt-six camions pour lesquels je m'étais personnellement porté garant et que je ne pouvais plus payer. Donc, j'avais les banques aux fesses et une furie de chez American Express – un monstre à barbe de cent quarante kilos, d'après la voix – me menaçait de venir en personne me botter le cul si je ne remboursais pas mes dettes jusqu'au dernier dollar. J'avais bien pensé changer de numéro de téléphone, mais j'étais tellement en retard sur ma facture que Nynex me courait aussi après.

Arrivé à son bureau, Scott me désigna le fauteuil à côté du sien, avec quelques suaves paroles d'encouragement :

— Vois le bon côté des choses : si, par miracle, tu ne te fais pas virer pour paresse, stupidité, insolence ou parce que tu es trop lent, tu pourras peut-être devenir courtier un jour.

Son propre humour le faisait sourire.

— Juste pour information, l'an dernier, j'ai fait plus de 300 000 dollars et l'autre type pour qui tu vas travailler a fait plus de 1 million.

Plus de 1 million ? J'osais à peine imaginer quel genre de connard ce devait être.

— Qui c'est, l'autre type ? demandai-je, le cœur lourd.

— Pourquoi ? répliqua mon bourreau yuppie. Qu'est-ce que ça peut te faire ?

Bon Dieu ! Ne l'ouvre que si on te parle, espèce d'âne bête ! C'était comme si j'étais entré dans les marines. En fait, j'avais la très nette impression que le film préféré de ce fumier de Scott était *Officier et Gentleman* et qu'il se prenait pour Lou Gossett. Il semblait jubiler de jouer avec moi au sergent instructeur chargé d'une recrue pas très douée. Néanmoins, je gardai cette réflexion pour moi.

— Heu, rien. C'était juste par... heu... curiosité.

— Il s'appelle Mark Hanna et tu le verras bien assez tôt.

Sur ces mots, il me tendit un paquet de petites fiches cartonnées classées par ordre alphabétique, portant les coordonnées de riches hommes d'affaires.

— Allez, souris et décroche-moi ce téléphone. Et que je ne te voie pas relever pas la tête avant midi.